

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.  
» » 14 » six mois.  
» » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On reçoit compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 30 avril 1864.

### BULLETIN.

Nous donnons plus loin l'analyse d'un article consacré par le *Moniteur* aux troubles qui viennent d'éclater en Algérie.

On sait qu'à la première nouvelle des événements survenus à Tunis, les autorités d'Alger et de Malte avaient dirigé sur les côtes de la régence les navires de guerre qui se trouvaient à leur disposition, afin de protéger les nationaux français et anglais, ces navires ont mis aussitôt à terre leurs compagnies de débarquement. La ville de Tunis était d'ailleurs à l'abri d'un coup de main et le pouvoir du bey n'avait pas cessé d'être respecté.

Nous lisons dans le bulletin politique du *Moniteur* :

« Le courrier du Mexique confirme la nouvelle que l'intervention continue à faire des progrès sensibles. Le rôle de conciliation que joue l'armée française est mieux apprécié tous les jours, et les adhésions vont se multipliant. Les dépêches signalent une série de succès partiels qui complètent la dispersion des bandes juaristes. L'amiral Bouët se disposait à faire occuper tous les ports du Pacifique. »

« L'hésitation, de la part de la Prusse et de l'Autriche, d'accéder à l'armistice, vient encore compliquer la tâche de la diplomatie. D'un autre côté, les exigences du Danemark, qui prétend continuer le blocus des ports allemands, ne sont pas de nature à amener une transaction prochaine. Ces difficultés étaient prévues ; il était impossible de les éviter. Il faut même s'attendre à voir surgir des complications qui feront traîner la guerre en longueur. »

La *Patrie* annonce, d'après une dépêche particulière de Vienne, que la Prusse et l'Autriche sont entrées en pourparlers à l'effet de s'entendre sur la proposition d'armistice telle qu'elle a été introduite au sein de la conférence de Londres. « On croit que les deux gouvernements acceptent la proposition dont il s'agit, à la condition que l'armistice s'étendrait sur mer comme sur terre, ce qui impliquerait la levée du blocus. »

Voilà justement ce que le Danemark n'admet point, et ce que, selon nous, il fait bien de ne pas admettre.

Les journaux annoncent que la Prusse et l'Autriche ont répondu négativement à la proposition d'armistice telle qu'elle a été formulée. Les dépêches contenant les réponses des deux grandes puissances allemandes sont parties pour Londres.

J. REBOUX.

### Algérie.

On lit dans le *Moniteur* :

« Le dernier courrier d'Algérie nous laisse encore sans détail précis sur l'insurrection qui a éclaté dans le sud de la province d'Oran ; le temps et la présence de nos troupes sur le théâtre de cette agression soudaine feront bientôt succéder la lumière à cette incertitude. Un sentiment profond de regret s'est manifesté dans la population et dans l'armée à la nouvelle de la mort du colonel Beauprétre, victime d'une infâme trahison, et tombé glorieusement, accablé par le nombre, avec la poignée d'hommes qu'il commandait. Un instant on avait espéré qu'il était resté vivant entre les mains de l'ennemi, avec quelques officiers et soldats de sa colonne ; mais bien que sa mort ne soit établie par aucune preuve absolue, il n'est malheureusement presque pas possible de la mettre en doute. »

« Les rapports officiels confirment ce qui a été dit de l'héroïque défense des cavaliers attachés à la station d'étalons d'Ain-Oussengh qui, entourés par les Harrars, se sont réfugiés dans la kouba de Sidi-Saad-Naar, y ont percé des creneaux et ont tenu jusqu'au moment où les Beni-Median vinrent les délivrer. Sur un autre point, 40 hommes environ du bataillon d'infanterie légère d'Afrique, occupés, sous la conduite d'un officier, au forage du puits d'Ain-Guettouta, s'ouvrant à coups de fusils un passage à travers les tribus révoltées, sont arrivés à Tiaret, n'ayant perdu que trois hommes, et après une marche de 40 lieues en 36 heures. »

« Dans la province d'Oran, le général de Ligny, à la tête des troupes de sa division, s'est porté rapidement dans le sud et doit avoir fait sa jonction avec le général Martineau, qui l'a précédé à Geryville. »

« Le général Jusuf, commandant la division d'Alger, a pris la même direction avec des forces suffisantes pour empêcher

l'insurrection de s'étendre et pour rassurer les tribus fidèles à notre domination. »

« La petite échauffourée qui a eu lieu dans la Kabylie occidentale ne paraît pas avoir de connexité avec les événements de l'ouest ; la province de Constantine est restée jusqu'à présent parfaitement calme. Toutefois les actes de rébellion qui s'accroissent dans la Tunisie rendent nécessaires des mesures de précaution ; une colonne sous les ordres du lieutenant-colonel Seroka a été dirigée vers le sud de la province, pendant que le général Desvaux observe la frontière. »

« On ne tardera pas sans doute à recevoir des nouvelles de ces mouvements combinés dont les résultats ne peuvent être douteux. Pour parer à toutes les éventualités et mettre le gouverneur général à même de faire face à tous les besoins, le ministre de la guerre a donné l'ordre de faire partir le 7<sup>me</sup> de ligne pour Alger, où ce régiment doit être arrivé maintenant. Le 10<sup>me</sup> bataillon de chasseurs à pied s'embarque pour Oran, et sous quelques jours le 83<sup>me</sup> de ligne partira pour Constantine, où il fournira des postes d'observations sur la frontière. »

### Mexique.

Le courrier du Mexique, dit le *Moniteur*, nous est parvenu ce matin par la voie anglaise, devançant ainsi de deux jours l'époque ordinaire de son arrivée en France. Il apporte au ministre de la guerre des nouvelles du quartier général à Mexico, en date du 27 mars, et des dépêches de Vera-Cruz, du 29.

Depuis le dernier courrier aucun fait militaire, aucun événement politique de quelque importance ne s'est produit, et il devient difficile de trouver rien de saillant à mentionner dans cette période de quinze jours.

Dans toute l'étendue du pays, l'intervention continue à faire des progrès sensibles ; le rôle de conciliation que joue l'armée française au Mexique est mieux apprécié tous les jours et les adhésions vont se multipliant de la part des centres de population et des particuliers.

Partout les troupes s'installent dans leurs résidences, pour passer le mieux possible la saison des pluies, tout en achevant de détruire les rares guérillas qui infestent encore certaines contrées. Sur les points occupés par le gros du corps expéditionnaire, il n'y a pour ainsi dire plus ni vols ni arrestations. Les communications jusqu' alors continuellement inquiètes, sont redevenues libres, et ceux-là

mêmes qui méconnaissaient le plus nos intentions bienveillantes sortent de leurs retraites dans les barrancas, repeuplent les ranchos abandonnés depuis le commencement de la guerre, et protègent eux-mêmes les routes.

La rupture entre l'ex-président Juarez et M. Vidauri, le gouverneur de l'Etat de Nuevo Leon, est devenue définitive ; d'une opposition sourde ils en sont venus à des hostilités déclarées et l'on entend d'un jour à l'autre l'adhésion de Vidauri.

Le général en chef par San Blas en relation avec l'amiral Bouët, commandant les forces de mer dans l'Océan Pacifique, et sur la demande de celui-ci il se dispose à faire occuper le fort d'Acapulco, puis Mazatlan, puis Guaymas.

Avant la saison des pluies, il se prépare à envoyer simultanément trois colonnes expéditionnaires sur Durango, Colima et Oajaca, pour achever de disperser les derniers rassemblements ennemis, fort ébranlés déjà par les maladies et les désertions. Ces points seront ensuite occupés par les forces mexicaines.

Au départ du courrier, une dépêche du général Castagny, datée de Zacatecas, informe le général en chef que, le 12, Gonzalez Ortega s'enfuyait vers le Solitillo, quand une partie de ses troupes se révolta près de Sierra Hermosa. Un combat s'ensuivit dans lequel on fit usage de l'artillerie. Il y eut beaucoup de tués et de blessés. Près de 200 cavaliers abandonnant l'armée juariste vinrent, à la suite de ce combat, se présenter à Fransnillo et faire leur soumission.

L'état sanitaire est excellent tant au corps expéditionnaire qu'à Vera Cruz. Les entrées aux hôpitaux sont peu nombreuses et les affections peu graves.

On écrit de Londres, le 28 avril :

Des dépêches télégraphiques reçues ici de Vienne, de Berlin et de Copenhague, il résulte que l'Autriche et la Prusse ne veulent pas entendre parler d'un armistice, sans que le blocus par le Danemark, des ports de la Baltique, soit préalablement levé, et que le Danemark n'entend pas abandonner ce blocus.

On vient de distribuer aux Chambres la dépêche de lord Lyons à lord Russell au sujet du rapport apocryphe attribué au secrétaire de la marine des Etats confédérés. Dans cette dépêche, notre ministre à Washington dit que le fabricant de ce rapport lui a déclaré que son intention avait été d'abord de mystifier le public, et ensuite de nuire à la cause confédérée. La presse fédérale a exploité jusqu'à épuisement

ment la pièce apocryphe. Il faut avouer que le gouvernement qui a recours à de semblables manœuvres, fait bon marché de sa considération.

La réouverture de la conférence douanière de Berlin sera précédée d'une conférence spéciale composée des Etats qui n'ont pas adhéré au traité de commerce franco-prussien. D'après les renseignements que nous recevons sur les dispositions du gouvernement de Munich, la Bavière, une fois mise en demeure de choisir entre le renouvellement de l'union douanière allemande sur la base des traités du 2 août 1862, ou l'union douanière avec l'Autriche, finira par se prononcer pour la première alternative. La désertion du drapeau sécessionniste des Etats du Sud, par la Bavière, serait le signal de la dissolution de la ligue protectionniste et de la défaite commerciale de l'Autriche. (Correspondance Havas).

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Varsovie, 26 avril.

Quatorze commissions viennent d'être installées dans les provinces du royaume pour veiller à l'application de la nouvelle loi sur l'émancipation des paysans. Les communes rurales s'organisent partout. On procède déjà à l'élection de nouveaux maires.

Londres, 28 avril, 4 h. 20 m. s.

L'Ordre, ayant Garibaldi à bord, a quitté St-Mawes, ce matin à 6 heures. Le fils du général, Ricciotti, a débarqué et, après avoir passé la nuit à Falmouth, est arrivé ce matin à Londres.

Le bilan hebdomadaire de la banque d'Angleterre donne les résultats suivants : Augmentation : compte du trésor, 430,636 liv. st.

Diminution : Comptes particuliers, 1,064,033 liv. st. ; Portefeuille, 634,544 liv. st. ; Réserve des billets, 44,545 liv. st. ; en caisse métallique, 175,526 liv. st.

Berlin, 28 avril.

La *Gazette de la Croix* apprend que le général danois Hegermann, commandant en chef des troupes dans le Jutland, s'est retiré au-delà du Limphord sans accepter le combat.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* annonce, d'après le *Courrier de Malmö*, que

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 1<sup>er</sup> MAI 1864.

— N° 32. —

## BLEND A

CHAPITRE XXXII.

(Suite.)

Elle fit en musique de si rapides progrès que bientôt elle reconnut avec effroi quelle présomption il y avait eu de sa part à se présenter quelques temps auparavant pour enseigner le piano. Elle étudia aussi avec zèle, tant sous la direction de madame Gyllenhake que toute seule, les ouvrages adoptés peu à peu pour leurs lectures, et qui, loin de servir à l'amusement de la respectable dame, semblaient destinés à faire faire à la jeune demoiselle un cours d'études complet.

Malgré tous ces efforts, et quoique Blend a prit dans certaines rencontres réellement dangereuses dont nous parlerons plus tard, la dignité calme que, se-

lon elle, une femme raisonnable, instruite et non romanesque, devait posséder dans toutes les situations de la vie, elle ne pouvait cependant maîtriser l'essor de son imagination vagabonde.

Elle poussait jusqu'au ridicule la contrainte qu'elle s'imposait pour y parvenir. Elle se transformait en une respectable femme âgée, en une madame Gyllenhake en miniature.

Peine superflue ! malgré toute sa gravité extérieure, elle se surprenait souvent en flagrant délit de rêves chimériques.

Dans ces châteaux en Espagne, elle se voyait tantôt dans ses terres, recevant une nombreuse et brillante société, dont elle-même était le soleil, vivifiant tout ce qui l'entourait ; tantôt à la cour, captivant l'attention de Leurs Majestés, toujours en vogue, toujours fêtée et le sujet de toutes les conversations ; tantôt au théâtre, à côté de son bien-aimé Leicester — elle se confondait souvent avec Amy Robsart — elle se représentait alors, avec un gracieux sourire, sa première soirée au spectacle, et l'intéressant entr'acte dans la loge d'avant-scène, souvenir que ce Leicester, toujours aussi épris, déclarait être un des plus beaux de sa vie.

Chaque fois qu'elle s'éveillait d'un de ces rêves, l'effroi s'emparait d'elle, et elle ne concevait pas pour quelle raison échouaient tous ses efforts assidus pour se délivrer de ce chaos romanesque.

Plus tard seulement elle comprit pourquoi la lecture des romans avait exercé sur elle une influence toute différente de celle qu'elle exerce sur d'autres.

Le roman, quand il est pur et moral, est une école bonne et instructive ; mais, pour en profiter, l'esprit doit avoir passé d'abord par d'autres écoles.

Nous l'avons vu, l'éducation de Blend a avait été prise à rebours ; il lui fallait donc subir les conséquences d'une aberration dans laquelle madame Emérence n'est pas seule à tomber : celle de développer l'imagination d'un enfant aux dépens de ses autres facultés.

Par bonheur pour notre héroïne, les effets de sa première impression la préserverent du danger des impressions ultérieures. Peut-être ne dut-elle uniquement qu'à son premier amour — que le hasard avait fait tomber sur un objet qui en était digne — de ne pas devenir la proie facile de la flatterie et de l'adulation.

Après avoir longtemps cherché en vain des remèdes au mal qu'elle voulait guérir, Blend a se dit un jour : M'y voici ; je vais me faire sœur de charité. Cela me délivrera, j'en suis convaincue, de toutes ces rêveries dangereuses — comme il le appelle — et je ressemblerai à toutes les autres, si ce n'est que je tâcherai d'être meilleure et plus utile à mes semblables.

Blend a ne soupçonnait guère que ce beau projet était un nouveau fruit de son imagination fertile, plutôt que le résultat d'un sentiment chrétien. Pour suivre sa nouvelle vocation, elle aurait adopté avec grand plaisir le costume des religieuses ; malheureusement elle dut y renoncer, mais elle n'en mit que plus de zèle dans la poursuite de son dessein.

« Pour l'amour de Dieu, où l'arrêtes-tu si longtemps, ma fille ? » dit madame Emérence à notre héroïne.

Très-étonnée de ce que Blend a rentrait de plus en plus tard et ne voulait pas dire pourquoi, sa mère avait fini ce jour-là — où elle se faisait attendre plus encore que

de coutume — par envoyer aux informations chez madame Gyllenhake ; cette dame avait déclaré que Blend a s'était retirée, comme toujours, à l'heure fixée.

« Après des pauvres, des malades, chère mère ! répondit Blend a, les jours enflammés et les yeux rayonnants. Maintenant que mon œuvre est en train, je ne t'en ferai plus un mystère. »

— Je ne te comprends pas bien, petite.

— Ah ! mon Dieu, c'est pourtant bien simple : n'est-ce pas mon devoir de faire aux malheureux le bien que l'on me fait à moi-même ?

— Chère Blend a, je ne m'y oppose point ; je t'ai même toujours encouragée — quoique cela ne fût certes pas nécessaire — à envoyer régulièrement ton aumône à la vieille Brigitte.

— Mais ce n'est là soulager qu'une seule personne.

— C'est vrai, et, dans ta future condition, ton plus beau privilège sera d'avoir une foule de malheureux à secourir ; je ne peux donc te blâmer, aujourd'hui que tu en es le temps, de chercher quels sont ceux qui méritent le plus que tu leur prodigues un jour tes bienfaits... Mais tu n'as encore rien à donner maintenant !

— Si, beaucoup !

— Quoi donc ?

— Je leur témoigne de l'intérêt, je soigne les malades, je leur distribue même de l'argent... au moins ils en reçoivent par mes mains. Je leur donne aussi les vêtements dont je puis me passer. (Madame Emérence aurait été bien consternée, si elle avait passé la revue du linge et de la garde-robe de sa fille.) O mère, tu ignores combien de misères se cachent ici, et combien je suis heureuse de pouvoir sécher des larmes ! — C'est dans ce

but que je désire devenir riche.

— Ecoute, petite ! cela est fort beau, j'en conviens ; il me faut, cependant, te prévenir du danger de sortir ainsi toute seule.

— Comment ?

— Tu sais que le pauvre baron, qui se meurt sans doute encore d'amour pour toi, est venu chez nous plusieurs fois ce mois-ci, malgré la promesse qu'il avait faite de ne plus jamais s'y présenter.

— Oui, mère ; pourquoi le lui as-tu permis ?

— Permis ! permis ! — il est bien question de cela ! Je n'ai pas non plus un cœur de roche. Il est si bon et si aimable ! Néanmoins, quoiqu'il n'en ait pas encore dit un mot, je m'aperçois, à chaque nouvelle visite, qu'il est de plus en plus épris.

— Quel rapport y a-t-il entre son amour et mes visites aux pauvres ?

— Songe que, si l'en avait le moindre soupçon, ce serait pour lui une occasion de le poursuivre.

— Il me poursuivrait ? — Non, il ne me poursuit pas... bien au contraire !

— Que veux-tu dire ?

— Qu'il m'a rencontrée ; en un mot, que je me suis trouvée avec lui, et même plusieurs fois.

— Et tu dis cela tout tranquillement, toi qui t'es montrée si affligée et si anxieuse de sa visite ?

— C'est qu'alors je le connaissais fort peu.

— Le connais-tu davantage aujourd'hui ? demanda madame Emérence en ouvrant de grands yeux.

Blend a fit d'un air mystérieux un signe de tête affirmatif.

« Enfant, tu n'auras pas, j'espère, de secret pour ta mère ! »